

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven : « Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un mystère pour les promeneurs... »

José esquissa un sourire en reposant son journal sur la petite table basse du salon vert, qui paraissait bien grand depuis que le piano ne trônait plus dans cette pièce commune de la maison de retraite Frédéric Chopin (Ty Chopin comme s'amusait à la nommer les habitants de Lesconil). Le projet de construction de cette résidence pour personnes âgées avait reçu un accueil mitigé auprès de ces derniers. Ils avaient alors compris qu'une époque était désormais révolue : celle où plusieurs générations vivaient en relative harmonie sous le même toit. D'ores et avant, ils finiraient leur vie en compagnie d'autres vieux.

José, octogénaire plutôt fringant et pour tout dire, le plus alerte des résidents, avait même été maintenu pour lui, seul pensionnaire encore capable de s'informer des nouvelles du monde et plus localement, des faits divers du Pays Bigouden.

Alfred était dans tous ses états depuis quelques jours. Le choc de la disparition du piano l'avait bien ébranlé et c'était d'ailleurs peut-être le seul qui fut affecté d'une telle disparition. Fils de pianiste, petit-fils de pianiste, arrière-petit-fils de pianiste (disons que c'était une tradition familiale que de faire carrière dans la musique chez les Palmieri) Alfred n'avait pas hérité du talent familial et excellait davantage dans l'art culinaire que dans l'art de la mélodie. Cependant, il n'avait jamais renoncé à sa passion et toute sa vie, bien qu'étant piètre musicien s'était imaginé en maestro. Un professeur avait bien tenté de le mener vers une grande carrière mais devant une oreille musicale aussi peu talentueuse, avaient préféré renoncer aux 50 francs hebdomadaires qu'il recevait en échange d'une heure de cours pour se consacrer à des élèves plus prometteurs.

Albertine, sa femme s'était montrée conciliante. Elle avait même fait mine d'apprécier les nombreux concerts privés. Le grand âge l'ayant rattrapé, elle ferma les yeux définitivement un soir d'automne alors qu'Alfred jouait l'introduction du concerto n°2 pour piano de Rachmaninov. Le pauvre veuf dut alors se résigner à quitter son appartement parisien de la rue Daguerre pour s'installer dans la maison de retraite du Pays Bigouden où sa nièce résidait.

Quelle ne fut pas sa joie en découvrant, lors de la première visite de l'établissement, un magnifique piano à queue, imposant, au milieu du grand salon vert. Le cauchemar commença pour les petits vieux le jour où Alfred, avec ses manières de gentleman parisien, s'installa définitivement parmi eux. Jusqu'à ce jour, le piano qui faisait partie intégrante du décor se contentait d'apporter un certain cachet à l'établissement. Il y a bien longtemps qu'un pensionnaire en avait fait don à Mme le Fol, la directrice, ne souhaitant pas l'emporter dans sa tombe. Alfred fut autorisé à jouer une heure par semaine mais étrangement, c'est ce jour-là que les résidents qui pouvaient encore se déplacer avaient prévu une activité hors les murs. Les autres les impotents, se contentaient de regarder péniblement la salle télé, qui était située à l'opposé du grand salon, afin de regarder « Paillettes, gloire et célébrité ».

José s'indigna qu'une telle faveur fut accordée à un parisien. Et, s'il ne s'exprima pas sur le sujet, il ne porta pas Alfred dans son cœur : il ne répondait que rarement aux salutations de l'étranger. Alfred ne se formalisant pas du caractère bourru du bigouden, ne manquait jamais de le saluer, comme il le faisait pour toutes les personnes qu'il croisait sur son chemin.

Jamais il n'aurait soupçonné José d'un acte aussi abject, ni sa complice Mme le Fol, d'avoir été si facilement soudoyée. En échange de quelques centaines d'euros, elle n'avait pas hésité à se débarrasser du Steinway et pour quelques centaines d'euros supplémentaires, elle l'avait vendu à un publiciste qui réalisait pour le Conseil Général, une campagne publicitaire sur le Finistère.

« Un grand air de liberté » pouvait-on lire sur les grandes affiches du métro parisien qui mettait en scène un jeune retraité jouant du piano sur la falaise capiste, l'une des plus belles de Bretagne.

Non, Alfred ne soupçonnera jamais José d'être le commanditaire de cette disparition, un sourd de naissance ne peut être incommode par la musique.

De toute façon, Alfred ne lira jamais l'article du Ouest Aven, il est atteint de cécité depuis quelques années.